

SONIA

IGNACY KARPOWICZ

SONIA

Traduit du polonais par Caroline Raszka-Dewez

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Sońka*

© by Ignacy Karpowicz
© by Wydawnictwo Literackie Kraków, 2014
© 2017, Les Éditions Noir sur Blanc
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-449-4

Aux hommes bons

Note de la traductrice

Sonia, l'héroïne du roman d'Ignacy Karpowicz, vit en Podlachie, à la frontière entre la Pologne et la Biélorussie, d'où est également originaire l'auteur. Dans cette région, autrefois et jusqu'à récemment encore, surtout dans les coins reculés de la campagne, deux réalités linguistiques coexistaient : le polonais et le biélorusse. Chaque langue suivait son cours, gardant ses particularités, mais cette coexistence a également donné un dialecte, le « paprostu » ou « pa prostu », qu'on pourrait traduire par « tout simplement », qui mêle des mots et des expressions russes, biélorusses et polonais, compris par les uns et les autres. En l'utilisant dans son roman, l'auteur souhaite faire perdurer cette langue en voie de disparition, donnant ainsi à ses lecteurs polonais l'occasion de se plonger dans un autre monde linguistique, parallèle, exotique, mais qui leur est très proche.

Les mots et expressions figurant en biélorusse ou en « pa prostu » dans le texte original sont indiqués en italique suivis d'un astérisque.

C'était il y a longtemps, bien longtemps... Sonia commençait ainsi des phrases singulières qui ne parlaient pas de vaches, de poules et de cochons, de fêtes, de pain et d'impôts, de fenaison, d'arrachage de pommes de terre ou de tempêtes de grêle ; elle commençait ainsi des phrases qui s'embourbaient quelque part dans son larynx et s'arrêtaient sur ses gencives lisses, édentées, pour se faufiler derechef à l'intérieur du corps : dans ses poumons, dans son cœur et dans la poussière qui s'amassait en pelotes parmi ses vieux organes usés. Mais parfois, après cet « il y a longtemps », parfois tout de même les mots opposaient une résistance, ils perçaient le tissu de la chair et du temps pour se faire entendre jusqu'au bout, et ensuite seulement retournaient s'enfouir au-dedans : ils s'insinuaient par les oreilles jusqu'au cerveau et là se cherchaient une place, là, ils attendaient que le sommeil ait adouci les faits, dénoué les problèmes, et alors – pour la combienième fois déjà – les mots se rêvaient en histoires, des bonnes et des mauvaises, selon l'endroit où porterait le regard, l'instant du réveil et les limites à ne pas franchir.

Une dizaine, une trentaine, une cinquantaine d'années s'étaient écoulées, mais depuis vingt, quarante ou soixante ans, c'était invariablement cet il y a longtemps là pour Sonia. Et derrière cet « il y a », après ce « bien longtemps », ressuscitait

exactement la même époque, à l'identique, où Sonia, toute jeune encore, avait tant vécu et si pleinement ressenti qu'elle cessa ensuite de vivre et de sentir. Fini ! Sonia agitait ses doigts en faisceau, les fusibles avaient sauté, les plombs avaient pété, pfuit !

Car l'homme, avait-elle coutume de répéter, n'est pas constitué d'un matériau durable, il se compose de ce qu'il mange : de lait, de viande et de farine, de fruits, de champignons, de pain bénit et de sel. C'est cela, de sel surtout. C'est le sel qui donne à l'ensemble un tant soit peu de goût, une forme ; grâce au sel l'homme ne se gâte pas, il ne pourrit pas, mais se dessèche jusqu'à rappeler un os resté longtemps exposé au soleil et à la pluie.

Parce que si un homme, et à coup sûr une paysanne, ressent trop de choses et vit trop vite, ça fait en lui des étincelles, qui fusent, qui fusent, et après toute l'installation est fichue : le Seigneur Dieu, notre *Haspodz*¹, n'accepte pas les réclamations, pourtant, il oublie parfois d'envoyer le maître vêtu de son grand manteau noir, celui qui porte un crâne et taille de sa faux les jambes, les tendons et les ligaments, pour qu'au moins règne un semblant d'ordre et de propreté éphémère, avant que ne surgissent la pureté des coupoles éclatantes et l'ordre dernier, reflété dans les yeux abyssaux des saints sur les planches dorées, à la source même du néant.

Sonia détacha la chaîne au bout de laquelle se tenait, paisible, sa vache rouanne. La bête ruminait de l'herbe et donnait du lait, mettait bas tous les deux ans, fournissait de la viande et du cuir, produisait de l'argent – pas énormément, certes, mais pas non plus à dédaigner. Cet argent, elle le produisait à la façon d'une institution monétaire, même lorsqu'elle dormait ou lâchait de sous sa queue remuante une bouse explosée, pareille à un test de Rorschach. L'herbe nourrissait la vache qui, en nourrissant les citadins, nourrissait Sonia. Le monde était ainsi fait : afin que les uns puissent manger, il fallait que les autres mangent aussi. Car si les gens cessaient de manger, disait Sonia, le monde se desséchait, et si le monde se desséchait jusqu'à la moelle, ni l'huile de castor ni les murmurantes n'y pourraient rien.

1. « Dieu », « Seigneur ».

Une fois la chaîne enlevée, Sonia attendit un instant que sa respiration cesse de battre douloureusement ses côtes, elle prit appui sur son bâton noueux, pesamment, comme elle l'avait fait jadis sur une fourche, plus pesamment encore – qu'est-ce qu'elle était lourde alors, si terriblement lourde, un vrai sac de viande ; elle arrangea son fichu et avec un clappement de langue lança à sa vache :

– *Allez, bouge-toi la Meuglante.*

La laitière tachetée, automotrice, aux pis gonflés, regarda Sonia du brun le plus brun de ses yeux, au fond desquels poussaient des herbes, voletaient des taons ; dans l'abreuvoir nageaient de tout petits poissons épineux, des *kaluczki* ; on en tirait un profit aussi maigre qu'ils l'étaient eux-mêmes, pourtant ce qui est minuscule et inutile en des temps d'abondance devient grand et indispensable en période de famine et de guerre.

Sonia se mit en route tout doucement, sans même jeter un regard par-dessus son épaule, la gauche contre le mauvais sort, la droite pour le désenvoûtement, car elle savait que sa brave bête connaissait le chemin : elle suivrait un étroit sentier foulé déjà par ses sabots et qui descendait gentiment jusqu'au bord de la rivière ; une fois arrivées, la vache se boirait quasiment deux seaux d'eau et la petite vieille sortirait de sa poche un petit bonbon à la menthe bon marché. Ensuite, il faudrait monter, en s'arrêtant trois fois au moins, pour permettre au souffle de rattraper son homme, car le souffle, affirmait Sonia, ne pouvait rivaliser avec le pas de l'homme, et si ce dernier allait trop vite, il pourrait le perdre, son souffle, et s'il le perdait, même saint Nicolas le faiseur de miracles et saint Ménas seraient incapables de le récupérer ; et lorsque la bande sablonneuse apparaîtrait au-delà des buissons, alors, sans énervement désormais, il suffirait à Sonia de laisser ses jambes la porter jusqu'à la chaumière.

De temps à autre, une voiture avec une plaque de Białystok ou même de Varsovie emprunte cette route sablonneuse, elle file furtivement, faisant se soulever la poussière en un voile de fumée.

Et justement – comme dans les contes merveilleux, lorsque le Prince charmant sur son cheval reconnaît en la paysanne sa destinée, le bonheur, des enfants et la malédiction d'une

mésalliance –, voilà que sur le chemin passe une limousine de cinq cents chevaux. Elle passe et puis, en définitive, elle s'arrête.

La carcasse allongée de la Mercedes Classe S, d'un gris opalescent tel un gigantesque scarabée, s'est immobilisée. La rouanne éternue. Elle rumine l'herbe emmagasinée dans l'un de ses multiples estomacs, au nombre de quatre, piétine sur ses sabots et ne s'intéresse plus qu'aux taons qui tentent de se poser sur son museau. Sonia, quant à elle, met sa main en visière, et cette main – toute racornie à présent, pleine de cals, d'échardes incarnées, avec son histoire remplie de petites croix – lui permet d'en voir davantage : *Pfff*, pense-t-elle, *ça s'est arrêté et ça va pisser maintenant**.

La vidange de la vessie en pleine nature ne vient pas. Sonia s'est trompée dans le choix des mots, sans pourtant commettre d'erreur dans l'appréciation de ce qui allait suivre. Car Sonia ne voulait rien dire de concret ; de même qu'après l'hiver survient le printemps, lorsque s'arrête une voiture immatriculée dans la capitale s'ensuit une chose incongrue.

La Mercedes s'était immobilisée, la poussière retombait ; des haut-parleurs (la portière avant, du côté du conducteur, s'était ouverte) jaillit de la musique, et le Prince charmant citadin apparut. Au lieu des « je t'aime », « je t'ai cherchée », « j'ai fait passer des annonces », au lieu de cela, simplement, la portière se referma et la musique en fut assourdie.

La poussière retombait, le V8 du véhicule s'était tu, la rouanne avançait sur le bord de la route et derrière la rouanne marchait Sonia – qui menait qui, allez savoir ! – et derrière Sonia, plus rien sans doute ne suivait : ce qu'elle possédait, Sonia l'avait depuis belle lurette offert à d'autres, et ce qu'elle n'avait pas, elle ne pouvait ni le donner, ni le voler. Du même côté, sur le même bord, se tenait le Prince charmant qui arrivait de la ville, avec un petit sac à dos en guise de sceptre et un sourire pour tout royaume. Un short à imprimé militaire, qu'il portait, le Prince charmant venu de la ville, avec des poches inutiles, une chemisette à manches courtes, orange comme les incisives des ragondins ; aux pieds, des sandales en daim plus souple encore que la fourrure de karakul de Wiera, de la mairie de Gródek, la plus élégante des élégantes de la commune, qui se rendait une fois par semaine à Białystok dans

sa propre voiture, une Golf, que ça s'appelait, *made in Germany*, comme le cauchemar vécu par Sonia ; et si la qualité de la voiture égalait ne serait-ce qu'en partie celle de la guerre, alors, il ne restait plus qu'à l'envier, cette élégante : sa Golf lui serait longtemps fidèle, sans faillir, et toujours elle occuperait sa tête et son esprit.

Ma foi, songeait Sonia, intriguée et quelque peu agacée, eh bien ! il est si beau ce Prince charmant, qu'on pourrait l'installer dans une grande pièce, le dépoussiérer une fois par semaine et, pour les fêtes, l'habiller de fanfreluches dorées, volants et manches bouffantes, et puis allumer une bougie, extirper d'une chaussette la dernière bague héritée de sa mère et regarder, regarder sans se lasser, jusqu'à satiété, avant de s'endormir.

Le petit jeune de la ville, Sonia s'en doutait bien, avait un nom ; en revanche, elle ne pouvait deviner qu'il avait aussi une situation, et très clairement, il était de méchante humeur, de celle qui faisait s'incruster inutilement des rides, que même les crèmes Lancôme du Dr Irena Eris ne pourraient faire disparaître. Il tâta longuement ses poches, fouilla son sac à dos, au cas où aurait pu s'y égarer une fiche de conseils, avec les réponses à toutes les questions existentielles : que faire et comment vivre, quelles choses éviter et avec qui, où fuir et à quel prix, mais surtout, où est donc passé le foutu numéro de cette putain d'assistance ? Le petit jeune ne sortit pourtant aucun bout de papier, mais des cigarettes dans un paquet doré – n'importe quel fumeur qui prend souvent l'avion vous dirait qu'il vient d'un *duty-free* –, il en alluma une, tira une bouffée et se mit à tousser. *Une mauviette**, chuchota Sonia à l'oreille de sa vache, qui, suspendue dans son automotricité au-dessus des buissons, méditait sur la nature des taons.

Le Prince charmant prit son téléphone portable de tout dernier cri, si beau et si brillant qu'on aurait pu l'incruster pile-poil dans une iconostase, au-dessus des Portes royales, pour téléphoner au Chef, en cas d'extrême nécessité : guerre, inondation, la droite au pouvoir ; pour se plaindre, ouvrir son cœur et profiter d'un crédit illimité : *Sauve-nous, Seigneur, sauve-nous !** Bien que très beau et très scintillant au soleil d'août, ce portable ne relia pourtant point son propriétaire à celui d'une petite merveille toute semblable qui se trouvait quelque

part de l'autre côté, dans un monde réel, avec des cinémas, des grands magasins et des pizzas à domicile, faites le 0800, appel gratuit, livraison gratuite également, pour toute commande supérieure à trente zlotys.

Sonia savait que le citadin avait atterri dans un trou perdu, un trou à plus d'un titre, car aucun opérateur ne couvrait ce coin de terre, aucun sociologue, dans ses statistiques, ne tenait compte de ses habitants, même le pope, dans sa Daewoo Espero, n'y passait qu'à contrecœur, et uniquement pour sanctifier à la va-vite, bénir mécaniquement, empocher son enveloppe, et c'est tout ; c'est tout ce qu'on le voyait, de trois à cinq fois l'an, en fonction du nombre de morts, parce qu'enfin le nombre de fêtes, lui, reste invariable.

Ici, au bout de nulle part, dans le village de Królowe Stojło, non loin du bourg de Słuczanka, on ne comptait que quatre chaumières. Sonia habitait la plus petite. Dans les deux suivantes, les souris dansaient, vu que leurs propriétaires reposaient dans des cercueils. À présent, les héritiers de la ville venaient de temps à autre y passer le week-end, rarement néanmoins, et certainement pas toutes les semaines, dommage qu'on ne les voie pas plus souvent, ça fait toujours une distraction, un peu de bruit dans ce silence, un peu de vie dans ce désert. Quant à la quatrième chaumière, là, c'était déjà autre chose : toute neuve, édifiée pendant le règne de Kwaśniewski, le second, en parpaings, agrémentée de fenêtres en plastique, elle étincelait d'éclats de verre de bouteilles cassées dont on avait fait de superbes mosaïques dans le crépi, en forme de pâquerettes, vaguelettes et mochetés diverses ; dans le jardin, des nains ventrus placés en file indienne, comme dans un camp de concentration, entre des plates-bandes de choux et d'oignons, selon le principe que ce qui est beau doit être discipliné, et puis au balcon, une balustrade en plâtre, et avec ça des petites colonnes, et un petit perron aussi, et encore une petite corniche : dans le style baroque-popovien-local le plus pur.

Le Prince charmant avait rangé son téléphone et il restait là immobile, dos à la route et les yeux tournés vers les prés et la ligne de la forêt toute proche. Il était là, debout, à tirer sur sa cigarette, son visage hâlé exposé au soleil, un léger sourire aux lèvres. *Un crétin, sûrement, sans queue**, songea Sonia en

voyant le sourire de ce bellâtre citadin, et, tant qu'on y pense, il convient d'ajouter d'emblée que l'avis de Sonia était partagé par un cercle influent de critiques littéraires et de théâtre, de même – mais ceci est une autre histoire – que par plusieurs personnes connaissant le garçon au visage ambré, voire même cuivré, d'un peu plus près.

Le surprenant personnage s'appelait Igor Grycowski, et il était le plus illustre et le plus doué des metteurs en scène de la jeune génération plutôt que de la vieille (d'après les uns), voire le plus prétentieux et le plus dénué d'intuition théâtrale (selon les autres), également homme de lettres, auteur d'un roman sans intrigue tangible. Igor s'était fait un nom et une personnalité quelques années plus tôt, années glorieuses, lorsqu'il avait monté sur les planches du Théâtre dramatique de Varsovie une œuvre intitulée *Le Réflexe conditionné*.

Au lendemain de la première s'était déchaînée une terrible tempête, comme il arrive dans les colonnes de la presse, et plus se répercutaient les coups de tonnerre, les échos, les prises de bec et les commentaires nourris de haine, plus *Le Réflexe conditionné* devenait notoire aussi bien que Grycowski, son metteur en scène. Et ensuite il dévala la montagne, en sens inverse à vrai dire, et c'était parti ! Opéra, libretto, Paris et New York. De nouvelles pièces, au nombre de trois, ainsi que des romans, au nombre de zéro, renforcèrent la position de l'artiste relativement plus jeune que ses vieux collègues, tant sur le plan humain qu'avant tout financier.

Ayant déserté l'intérieur climatisé de sa Mercedes, le Prince charmant s'attendait apparemment à quelque chose d'aussi exceptionnel que la manne – comme du réseau par exemple, ne serait-ce qu'une petite barre, mon Dieu, s'il vous plaît, donnez-moi du réseau, donnez-moi du réseau ! –, puisqu'il ne frémit même pas lorsque la vache rouanne et Sonia se rapprochèrent de lui à une distance si infime qu'il aurait fallu au moins un échange de paroles, disons du style : « Bonjour, comment puis-je me rendre à... » ou bien : « Quel est l'endroit le plus proche avec du réseau ? » Le Prince charmant, qui n'avait pas atterri exactement là où il l'envisageait, ni tout à fait avec la personne qu'il prévoyait, était très clairement tombé dans une espèce de ravissement citadin pour le paysage. Quelque chose lui revenait douloureusement en mémoire. Le

paysage avait l'air d'un paysage, un pré, des arbres, tout était tel que c'était, mais cette nature-là toutefois, la rivière et le ciel, la route et les cigognes, toute cette nature contenait en elle une espèce de menace. Il s'efforçait de déterminer si elle venait du passé ou concernait plutôt l'avenir. Finalement, il laissa tomber, bah ! peu importe ; d'un bip sur sa télécommande il verrouilla la voiture. Il se retourna soudain d'un mouvement brusque, effrayant presque la vache, bien que cette dernière ne fit pas partie des peureuses, et il posa les yeux sur le visage de Sonia.

Il en resta carrément coi, tandis que sa bouche – la lèvre supérieure, et l'inférieure, plus charnue – formait un O, car le visage de Sonia était un vrai visage, comme la vie n'en pétrissait plus, un de ces visages comme on n'en voyait plus. Il descendait tout droit d'une icône : brun, robuste, fendillé, impénétrable et sans mensonge, mais fort aussi, avec les sillons plus appuyés de ses rides, et des rides, Sonia devait en avoir des millions, les spécialistes en chirurgie plastique auraient eu de quoi faire : polissage, étirage, rognage, il y avait assez de peau superflue pour en tirer au moins trois nouveaux visages. Car le visage de Sonia était un vrai visage, on y lisait ce qu'elle avait traversé, les rêves qu'elle avait eus ; mais plus que tout il servait à ce pour quoi le *Haspodz* l'avait créé : à écouter, à regarder, à manger, à être lavé, à embrasser, à renifler, à roter, à pleurer, à être mouché.

Igor Grycowski, avec sa bouche arrondie, était stupéfié, à croire qu'en une fraction de seconde le Prince charmant des contes de fées avait saisi que se tenait devant lui l'être qu'il avait attendu toute sa vie, et nous ne parlons pas ici de la vache, par ailleurs parfaitement robuste et qui battait de ses longs cils de manière tout à fait charmante, et il ne s'agit pas non plus exactement de Sonia, à proprement parler, ou du moins pas de la Sonia telle qu'elle se présentait au quotidien. Il était question d'une nouvelle Sonia, méconnue et oubliée, une Sonia excitante, dont Igor Grycowski avait senti et décelé la présence à la seconde où l'œil bleu de la petite vieille s'était posé sur lui, Igor – cet œil l'avait transpercé quasiment, timidement d'abord, et à contrecœur ; et puis juste après, il s'était dégagé et éclairci, comme le ciel, délavé, pour enfin se mettre à briller.

– *Jour*, dit la babouchka, *y s’passe quoi ?** ajouta-t-elle, car plus d’une fois elle aussi s’était heurtée à l’imprévu, plus d’une fois elle aussi avait été jetée, cassée, frappée à coups de pied ; le monde ne change pas d’un coup, là, comme ça, d’un simple claquement de doigts, et même si cela arrivait là, d’un coup, il ne changerait sûrement pas pour un monde meilleur, ça non !

– Bonjour, répondit Igor. (Il ne voulait pas être en reste et tenait à s’exprimer dans un parler chic, le langage de la ville.) Ma voiture est tombée soudainement en panne, et impossible de joindre qui que ce soit.

Et juste après il ajouta, d’un ton anxieux, allez savoir pourquoi :

– C’est une voiture allemande. Elle vient de là-bas, dit-il en désignant un endroit entre la voiture et le ciel.

L’impuissance, la sincérité et la beauté du petit jeune (qui, ajoutons-le, en toute objectivité n’était pas excessive ni ne sautait aux yeux) émurent Sonia si singulièrement qu’elle l’invita spontanément à boire un verre de lait frais, et de son bâton elle montra : en premier la panse de la vache, puis le toit de sa chaumière et, imaginons quelque part entre les deux, un gobelet en émail ébréché et au fond noirci. Le Prince charmant hocha la tête :

– Volontiers, merci.

Il laissa passer la Meuglante, ainsi que Sonia qui avançait clopin-clopat ; du bout de sa sandale, il écrasa son mégot. Puis, plongé dans un abîme de réflexion croissant, il se traîna vers la maison.

Branlante, couverte de mousse, la petite porte tenait à peine sur ses gonds rouillés, exactement comme dans la masure de la sœur de Baba Yaga, celle qui prônait en toute chose la laideur et qui écartait de sa vue ce qui était beau et neuf. Igor parcourut des yeux la petite cour misérable, les *casseroles** bleues sur la clôture qui exhibait de larges trous sur leurs fonds noirs de suie et usés par les flammes, la kyrielle de poules bigarrées qui s’étaient mises à caqueter, le chat au pelage dégarni qui dormait sur le seuil, les bâtons, les balais, les fourches et les râtaeux. Au moment de franchir la porte, de pénétrer dans le domaine de Sonia, Igor s’arma d’une baguette

magique pour transformer – essayer d’abord, dans son propre esprit – le sort de la propriétaire.

Et il l’agite, donc, sa baguette : le soleil s’éteint, les murmures cessent dans la salle, d’ici quelques secondes la première va débiter ; un projecteur tire de l’obscurité une silhouette toute courbée. C’était il y a longtemps, bien longtemps, commence Sonia, et les spectateurs assemblés se laissent emporter par sa voix, ils fixent son visage ; l’histoire de Sonia les porte au-delà des limites temporelles, et après une *standing ovation* (Igor, tout en retenue, debout à côté de l’actrice jouant la petite vieille, fixe le bout de ses chaussures avec une modestie par trop photogénique), les applaudissements se prolongent durant un bon quart d’heure, les dames se pâment, les hommes n’ont pas honte de leurs yeux brillants et des larmes qui coulent le long de leurs joues soigneusement rasées. Un succès total !

La Meuglante se dirigea tranquillement vers l’étable, avançant un sabot après l’autre, Igor s’assit sur le banc ; Sonia devait prendre un seau, traire la vache, filtrer le lait, le verser dans un bidon, traîner le bidon jusque devant la maison, sur le banc, où le ramasseraient les laitiers ; c’est pourquoi elle regardait avec gratitude le garçon gentiment avachi comme des oreilles de lapin : quand même, il n’est pas seulement beau, mais pensif aussi, pensait-elle à part soi. Sonia était très contente, elle ne comprenait pas d’où lui venait cette joie soudaine, mais il faut dire que cela faisait longtemps, bien longtemps, qu’elle n’avait pas éprouvé pareille joie.

Et alors que, bien avant ses débuts sur scène encore, Sonia jouait le seul rôle qu’elle maîtrisait à la perfection – s’affairant dans l’étable, composant avec le lait des fugues blanches sur les parois du seau, soupirant et rudoyant gentiment la bête (*Pousse-toi, la Meuglante, bon sang !**) –, Igor, pour sa part, méditait sur lui-même, et plus précisément sur ses vacuités, qu’il n’avait pas réussi jusqu’à présent à transformer de sa baguette magique en une famille heureuse, des valeurs, un grand sens moral, ni en une assurance qu’il y ait une vie après la mort.

Car, en premier lieu, Igor Grycowski souffrait, d’un mal aussi profond qu’une caverne et large comme un océan ; au fond, son ego était énorme. S’il voulait se suicider un jour, il pourrait sauter du haut de cet ego après l’avoir escaladé. Et,

d'autre part, il ne trouvait pas le moindre sens. L'impuissance créatrice le faisait souffrir, mais aussi l'immanence. Il ne trouvait aucun sens au monde, aucun but à sa vie, malgré la mise en œuvre de dispositifs d'assistance : drogues, pornographie, littérature philosophique.

Soudain, un détail, un souvenir, une bribe, une miette : il sourit, sortit une nouvelle cigarette de son paquet.

Sonia, qui en avait terminé, s'arrêta sur le pas de la porte, elle ôta ses bottes en caoutchouc. « *Attendez un peu !** » dit-elle avant d'entrer dans la maison. Le chien, vieux et grisonnant, vint se coller aux jambes d'Igor, il se frottait contre lui, il empestait ; sur son vieux collier en cuir usé brillaient des lettres gothiques en métal.

Rempli de dégoût pour le chien et ses puces, les microbes et les bactéries, mais aussi la vieillesse de l'animal, Igor déchiffrâ tant bien que mal l'inscription : « Borbus ».

– Borbus, prononça-t-il tout doucement – et le chien leva sur lui ses yeux ambrés, couleur de miel presque, où, dans la résine de l'iris, se noyaient les souvenirs d'un lointain passé.

Les animaux, dans les contes merveilleux, ne sont pas de simples animaux, ce sont des créatures légèrement inférieures à l'homme, mais qui, en même temps, agissent de manière bien plus lucide que lui. Le chien s'allongea sur le dos, et Igor remarqua alors que Borbus était une chienne.

Je suis Borbus, douzième chienne de ce nom en ligne directe de Borbus Premier, surnommé l'Aryen, un énorme berger allemand qui, par trois fois, sauva la vie de ma maîtresse. Une fois, il chassa les loups qui rôdaient près des fenêtres la nuit, une autre fois il flaira des pommes de terre cachées dans un grand trou, et enfin, il détourna l'attention d'un soldat : les balles destinées à Sonia tuèrent Borbus Premier, mon père, et maintenant, moi, Borbus la Douzième, surnommée la Dernière, je veille sur ma maîtresse, Sonia la Blanche. Je n'ai pas eu de petits et ma lignée s'éteint, tout comme s'éteint celle de Sonia, elle n'a plus de petit, elle non plus ; je le dis, moi, Borbus la Douzième et Dernière, nous disparaîtrons en même temps ; et les anges descendront du ciel et inclineront leur tendre tête devant ma maîtresse, et moi je monterai avec elle dans les sables du néant et j'aboierai en l'honneur de mon père absent. Alléluia. Wou hou hou !

Igor eut un vertige. Il n'avait pas déjeuné aujourd'hui, et ce matin n'avait pris qu'un complément alimentaire sous forme de deux lignes de cocaïne d'une valeur calorique indubitablement faible et d'une pureté à l'avenant. La paupière du chien s'abaissa sur son œil, non plus couleur d'ambre, mais jaune vif, comme des œufs fraîchement brouillés, comme le populage des marais et les rubans sur les drapeaux des processions. Je suis dans un conte merveilleux, se dit-il, un conte sur la vie. Dans toute autre convention, la vie n'est pas supportable. Peut-être serai-je sauvé finalement, ou du moins sérieusement remodelé ?

Avant d'être sauvé, et plus tard, perdu, car enfin il n'y aura pas d'autre issue, la braise de sa cigarette lui brûla les doigts, le chien se leva sur ses pattes, remua la queue misérablement et se traîna vers sa niche.

– *Viens boire du lait**, dit Sonia.

Igor se mit debout. Devant le seuil, il retira ses sandales en daim – tellement déplacées ici, tellement souples, bien plus chères que le montant annuel d'une pension. Il réalisa que cela faisait des années qu'il n'avait pas rendu visite à des amis chez qui l'on se déchaussait en arrivant ; ils gagnaient tous trop d'argent. Il pénétra pieds nus dans l'entrée sombre, fraîche, qui sentait le lait fermenté, le lard et l'oignon, le foin, le chou mariné et la fumée, et juste après, l'eau savonneuse et le blé. Au seuil suivant, la cuisine : un buffet peint en bleu ciel, une table rustique, une toile cirée fatiguée, à fleurs, deux chaises, un immense poêle à carreaux pourvu d'une banquette, une table basse supportant un seau d'eau, les planches du sol peintes en brun olive ; dans le coin à droite, une icône ; sur les murs blanchis, deux sentences brodées dans une langue à moitié étrangère pour Sonia et à vrai dire insignifiante : « Rien de tel que l'eau fraîche pour la santé », disait la première, et l'autre : « On se poulrèche les babines quand c'est l'hôtesse qui cuisine ».

– Vous n'avez pas le tout-à-l'égout ? demanda-t-il.

– *Pour quoi faire ?** répondit-elle. Pour que ma maison pourrisse à cause d'un évier dans la cuisine ? Pour dormir sous le même toit que mes propres excréments ?

Au moment où Igor franchissait le seuil de sa cuisine, Sonia jeta un coup d'œil à son invité surprise et comprit en un éclair,

intense comme le rouge des pivoines, qu'elle l'attendait depuis de nombreuses années, cet invité-là, depuis très longtemps, depuis la fin de la guerre qui se révéla être la fin de sa vie. La guerre l'avait dévastée, sans pourtant la briser. Sonia comprit qu'elle avait devant elle non pas un Prince charmant, mais l'ange de la mort ; elle comprit qu'elle allait pouvoir raconter son histoire, déposer ses actes sur le plateau de la balance. Elle comprit qu'avec ses dernières paroles s'éteindrait la faible lueur qui vacillait en elle ; et ils discutèrent longuement dans la nuit, et ils ne vécurent pas longtemps, très longtemps, enfin heureux ; au-delà de la mémoire. Sonia comprit pourquoi elle s'était tant réjouie : un ange avait franchi le seuil de sa porte, un ange tout ce qu'il y avait de plus vrai et non pas quémanté à l'église, l'étymologie même de l'ange, l'envoyé, le *malak*, l'annonce de la mort.

Elle lui désigna une chaise, le Prince charmant s'assit sans mot dire, tandis qu'elle, heureuse, versait du lait dans une timbale émaillée ; elle posa sur la table des *ahlatki*, des galettes de farine qu'elle avait préparées le matin même. *Pyszki !* Un délice ! Elle sortit du buffet son trésor le plus précieux, destiné aux invités les plus importants, comme le *batiouchka*¹, ou Dieu lui-même : une boîte en métal contenant des chocolats.

Elle l'avait achetée trois ans plus tôt ; la boîte était en forme de cœur, avec une magnifique inscription dorée : *E. Wedel*. Avant cela, Sonia l'avait admirée pendant près de six mois, cette boîte, elle était si merveilleuse, si chère, inaccessible. Sonia la regardait en s'imaginant qu'un jour elle trouverait sa place chez elle, dans son buffet, sur le napperon au crochet, à côté de ses dents. Elle y songeait souvent, elle en rêvait la nuit, de la salive coulait sur son oreiller, jusqu'à ce que, un beau jour, elle demande les chocolats à la vendeuse. La vendeuse (c'était la fille d'Irka, de Mielezsko) en était restée bouche bée : « *Sońka*², vous avez perdu la tête*, dit-elle. – Peut-être bien que je suis devenue folle, consentit Sonia, je ne suis plus toute jeune, j'ai le droit, j'ai les papiers des docteurs, pour ma rente, et toi tu devrais avoir honte. »

Sonia arracha la feuille qui enveloppait son cœur pour l'ouvrir : le rouge d'abord, celui avec l'inscription dorée et les

1. Appellation familière du pope.

2. Diminutif affectueux de « Sonia ».

chocolats, et plus tard l'autre cœur, sec comme un gland et muet comme le cygne, celui qui se trouve entre les côtes, sans signature des créateurs. De sa mère, Sonia se souvenait comme de sa première dent de lait. Elle était morte en couches, et c'était une époque où le corps des femmes ne connaissait pas le repos ; comme les champs, il fallait être fertile, et engendrer tous les ans, l'ovule divin produisait un nouvel être vivant qui venait au monde et, le plus souvent, se laissait emmener au Ciel l'instant d'après, si tant est que le pape l'ait béni, et que Dieu l'ait accepté ; on ne savait jamais avec ces deux-là, tellement cupides, l'un comme l'autre. Avant la guerre, ils n'avaient pas de voitures, mais maintenant il fallait en plus leur payer le carburant. Avant la guerre, *Isus Chrystos* coûtait moins cher, et il était plus accessible aussi, car le moyen de transport du *batiouchka* bouffait de l'herbe, et l'herbe poussait gratis.

Igor traçait des ronds avec son pied sur la carpe multicolore, le *szmatnik*, tricoté au crochet, il but une gorgée de lait dont seule la couleur rappelait celui qu'on vend en briques, car son goût était un peu bizarre, un goût et une odeur de bête tiède, et non ceux des chaînes de production stériles. Il prit un chocolat avec un éclat verdâtre sur le dessus, un fragment de pistache, probablement, se dit-il.

– *Patom razpalu u pieczy*, dit Sonia – et elle s'assit en face de son invité.

– Tout à l'heure, j'allumerai le feu, la corrigea Igor dans un parfait langage de citoyen. Car Igor dissimulait son enfance avec soin, il l'avait recouverte de peinture, il en avait honte assurément, il l'avait oubliée minutieusement, refoulée et enterrée. Une enfance qu'il avait passée avec ses grands-parents dans un village non loin d'ici. On l'appelait et jusqu'au jour d'aujourd'hui on continue de l'appeler *Wysrańka* – « Les Chiottes », autrement dit –, car là où vivaient les arrière-grands-parents et les grands-parents d'Igor se terminait le monde, sans doute pas le monde en général, il existe des bouts du monde avec des palmiers, des montagnes de glace ou des déserts de sable, mais ce petit bout du monde de la Podlachie avait justement fixé là-bas sa limite : sur la ligne de pins et la dernière chaumière, qui datait d'avant le général *Sławoj* – lequel avait relevé le niveau d'hygiène du pays par un décret sur les devoirs de chaque cul.

Et ce bon général Sławoj avait admis que, dans la République polonaise ressuscitée, un cul aussi avait ses droits inaliénables et librement assis : en faisait partie celui de chier tranquillement dans une petite cahute faite de planches et librement installée, un temple de la merde appelé *sławojka*, en l'honneur de son créateur. Avant ce décret toutefois, les gens allaient faire leurs besoins entre les arbres, à la lisière du village, à Wysrańka, justement, aux Chiottes, sacrifiant au principe qu'un cul est attiré par l'ombre comme le loup par la forêt ; et gare où vous mettiez les pieds !

– Elles sont bonnes, vos galettes, dit le Prince charmant la bouche pleine.

Sonia sourit en guise de réponse, et son sourire était complet, car les dents du buffet étaient allées rejoindre leur véritable place.

– Mon nom est Igor, dit-il, sans pourtant mentionner son royaume, Varsovie et les planches de la scène, les tours vitrées et les princesses bourrées à l'alcool et à la dope, les spectateurs et le vide poignant face aux piques des critiques.

Moi, c'est Igor, j'ai à mon crédit ceci et cela, avec telle et telle récompense, et aussi telle autre, sans tenir compte des nominations, lesquelles comptent tout de même, ici non, mais là-bas, oui. Je suis Igor, mes admirateurs me donnent leur numéro de téléphone tandis que mes ennemis me raillent et complotent dans mon dos, et les nuits sont longues, à la lueur des lumières de la ville. Je suis Igor, et je n'ai pour ainsi dire rien accompli, tout est poussière, la poussière est tout, partout, dans les poumons et dans le nez, sous les paupières et dans la bouche, elle gratte la gorge comme la fumée de cigarette, et il en sera ainsi jusqu'à la fin : il suffit de souffler dans le tas et il n'y aura même pas de *The End*.

J'ai un appartement luxueux et des antiquités à l'intérieur, et sur ces antiquités, pas une seule trace de poussière, grâce

à une Ukrainienne qui chaque semaine survole l'ensemble de son chiffon, et je suis le seul objet physique qui ne soit pas effleuré par elle dans ma maison.

Je m'appelle Sonia, ma chienne, Borbus la Douzième et Dernière, me surnomme la Blanche, à cause de mes cheveux blancs, ce qu'il en reste, tissés dans l'ossature du crâne. J'ai une vache, la Meuglante, un chien, quelques poules et mon chat Jozik ; je n'ai aucun proche, pas de biens, je n'ai rien, mais ce n'est pas bien grave, puisque je ne prendrai rien avec moi pour mon dernier voyage : ni la Meuglante, ni Borbus, ni Jozik ; à quoi me servirait autre chose, puisque ce que je possède, je ne pourrai l'emporter avec moi ?

Ainsi auraient-ils pu se parler la toute première fois : Igor penché sur ses galettes, Sonia tenant entre ses doigts osseux le chocolat choisi avec précaution ; la première version fut réécrite de nombreuses fois par la suite, car les mots non dits ne cessent d'être des mots, et la merde qu'on n'a pas chiée de la merde. Telle est la nature de toute chose.